

Patricia Vassaux

Dans le sillage d'une œuvre : le sillon d'André Baillon *

Un homme si simple d'André Baillon

Jean Martin est le nom du personnage dans *Un homme si simple* d'André Baillon ¹ (1875-1932). L'auteur est journaliste et écrivain, d'origine franco-belge. Il est « découvert » et reconnu par le milieu littéraire belge de l'après-guerre. Il a alors un peu plus de 40 ans.

Voici tout d'abord quelques éléments biographiques.

André Baillon présente une fragilité nerveuse repérée dès l'âge de 16 ans. Son père meurt quand il a 1 mois, et sa mère quand il a 6 ans. Il est alors élevé ainsi que son frère par une tante rigide, puis il suit sa scolarité chez les jésuites. Il débute des études d'ingénieur. De 19 à 21 ans, il vit en Belgique avec Rosine, ancienne prostituée. Il dilapide avec elle tout son héritage. Il commence à écrire à 23 ans. À 27 ans, il épouse Marie (Jeanne dans le livre), elle aussi ancienne prostituée. Ils iront élever des poules à la campagne avant de revenir à Bruxelles. À 37 ans, en 1912, il rencontre Germaine (Claire dans le livre), une pianiste. Elle a une fille de 4 ans, Ève-Marie (Michette dans le livre). Le père de l'enfant est un peintre reconnu : Henri de Groux. Suivent des années difficiles où André Baillon est entre deux femmes : Germaine et Marie. Il quitte l'une pour l'autre et inversement. Ils feront aussi ménage à trois.

Il arrive à Paris en 1920 avec Germaine et Marie. Il va décompenser à l'âge de 48 ans, et sera alors hospitalisé à la Salpêtrière pendant deux mois, en 1923.

Dans sa vie d'homme, avant cette hospitalisation à 48 ans, il a beaucoup de mal à se situer. Du fait du manque du signifiant du Nom du Père, il est dans l'embarras constant pour assumer certaines positions, certaines fonctions :

– il a notamment des difficultés à assumer un tant soit peu une position paternelle pour Ève-Marie, fille de Germaine. Il se définit plutôt comme

« Grand Frère », donc fils de Germaine : « Puisque le père existait, j'avais dit "je serai le Grand Frère" » [HS, 57]. Il ne se débrouille pas vraiment bien avec Ève-Marie, et Germaine enfoncera le clou : « Vraiment, on le voit, tu n'es pas un père [...] Au fond, tu es jaloux » [HS, 59] ;

– il a aussi beaucoup de mal avec la notoriété du père de la fillette, le peintre : « un Maître », « artiste », « génie » [HS, 52]. Il est aussi dans l'embarras d'être un homme pour une femme, et à propos du peintre il dit : « Claire (Germaine) l'a aimé [...] plus qu'elle ne m'aimera jamais » [HS, 52]. Mais il se console d'être tout de même aimé après ce grand homme. « Je veux produire, moi aussi, des œuvres dont elle soit contente », écrit-il [HS, 52]. Mais aussi : « Qu'étais-je moi ? Un piteux journaliste [...] ; des projets de livres en détresse » [HS, 53], « mes petites phrases, mes bons-hommes sans prestige » [HS, 56], qui s'opposent aux œuvres du peintre Henri de Groux, aux sujets empruntés aux Titans, à César, Napoléon, Dante, la Bible.

André Baillon est donc pris dans un tourbillon d'identifications instables, mais qui tiennent bon an, mal an jusqu'en 1923. Dans *Un homme si simple*, il évoque sa décompensation. Publié en 1925, soit deux ans après son hospitalisation, ce livre est constitué de cinq confessions à un psychiatre. Il est largement autobiographique. Le personnage qui représente André Baillon se nomme Jean Martin. Son entourage y est aussi représenté.

Il y est question de sa vie, de son arrivée à la Salpêtrière et de l'hospitalisation qui dura deux mois, en 1923. Il sera de nouveau hospitalisé en 1924, pour une durée inférieure à deux mois, surtout pour du repos. Il écrit : « Je vous donne les idées des mauvais jours : les épingles, celles qui mènent à la Salpêtrière » [HS, 61].

Ce livre fait partie du cycle dit « clinique », ou encore « Salpêtrière », qui va de 1925 à 1929, un moment très fécond de son écriture. Suivront *Chalet I* (c'est le nom du service « petits mentaux » à la Salpêtrière) en 1926 (initialement, un seul livre rassemblait *Un homme si simple* et *Chalet I*), puis *Délires* en 1927, et *Le Perce-oreille du Luxembourg* en 1928.

Baillon écrit *Un homme si simple* pour « apporter quelques pages de plus à l'éternelle histoire de la souffrance humaine ». En ce sens, pour lui, cet ouvrage est « un acte », dit-il [HS, 191].

Les éléments déclencheurs de la décompensation

J'en ai repéré trois.

1. En 1922, un an avant l'hospitalisation de 1923, Marie repart définitivement à Bruxelles. André Baillon reste à Paris avec Germaine. Donc, le doublon de femmes ne tient plus. Marie, « la matérielle », celle qui représente « le ménage », et Germaine, « celle plus proche de [son] cerveau » [HS, 33], ne tiennent plus ensemble.

2. Germaine (Claire) ne parvient pas à percer dans sa carrière de pianiste. Elle tombe elle aussi dans la fosse (comme l'ours Martin) : elle devient pianiste de cinéma. Quelque chose chute pour Baillon. Claire, dont il disait : « Avec Claire, tu écriras », devient une « Claire morte » à ses yeux [HS, 54-55].

3. L'identification fragile à Ève-Marie (Michette), celle du « grand frère », vacille. L'enfant grandit. Il ne la voit plus comme une enfant mais comme une femme, et notamment femme comme sa mère : « Quand parlait l'enfant ? Quand la femme ? Je m'y perdais » [HS, 108].

Puis un jour Michette, qui aime beaucoup son père et souffre de ne pas le voir suffisamment, raconte à Jean Martin la scène suivante : le père de Michette, fatigué, se met au lit. Michette s'assied auprès de lui et ils causent. « Mon père me tenait la main [...] Nous parlions de tout... Tiens, comme nous, quelquefois » [HS, 118]. « Comme nous ! Deux mots suffirent », dit Jean Martin.

André Baillon, dans son écriture et à distance de l'événement, livre lui-même la clé : « Cet homme (le père) dans un lit, a séduit Michette [...] je le savais, il aimait les fillettes [...] et si moi, comme lui, je me trouvais dans un lit... » [HS, 118-119]. Le délire démarre donc à partir du « comme lui, comme moi ». C'est-à-dire avec l'irruption du père jouisseur, le père fornicateur de la horde.

Face à ce déferlement, il va rechercher l'unité et tenter de resserrer cette jouissance : « Ce qu'il me faudrait ? Une chambre pour moi seul. Un porte-plume pour moi seul. Une table pour moi seul. Et, alentour quinze kilomètres de silence » [HS, 143].

Il trouve d'abord une chambre à louer, pendant un mois, pour lui seul, à Bourg-la-Reine, mais il y est très vite insécurisé. Il a beaucoup d'hallucinations, il commence à décompenser. Il est envahi par le bruit des voitures dans la rue, par les maisons qui renvoient le bruit des autos une fois qu'elles sont passées. De l'autre côté de la paroi, il entend le voisin quand il se gratte. Les meubles, les tables, les chaises se moquent de lui. Bref, il est pénétré de partout : « L'armoire à glace s'obstinait à me présenter un

second Jean Martin qui aurait pu attendre que je fusse sorti pour jouer les doublures », écrit-il [HS, 48].

Je note également un syndrome d'intermétamorphose ² : « Dans la rue je voyais un chien, un chat. Tout de suite après, je revoyais ce chien, ce chat, seulement dix mètres plus loin et c'était une femme. »

Sur sa table traîne un sachet avec le nom d'un fournisseur : « Chauffeton ». « Chauffeton... chauffe ton... en fin de compte chauffe ton quoi ? » [HS, 49].

Huit jours plus tard, il se fait hospitaliser, de nouveau dans l'idée d'y trouver une unité, « la paix », « une retraite » : « Je suis à l'hôpital ; j'y suis librement, j'y suis par ma volonté parce que je désirais une chambre pour moi seul, un porte-plume pour moi seul, une table pour moi seul, et, alentour quinze kilomètres de silence » [HS, 25].

On retrouve la même phrase que tout à l'heure, dont il dit : « C'est ma formule. » Il sait donc très bien ce dont il a besoin. La quatrième confession relate l'hospitalisation, et au chapitre VII, il est davantage question de la dissociation et du délire.

Les phénomènes psychotiques ³

La dispersion

Je vais reprendre dans le livre les éléments de la dispersion.

Du début à la fin, on est baigné dans cette dispersion schizophrénique. Je n'ai pas eu le temps de lire ses ouvrages d'avant l'hospitalisation, et je ne sais pas si la dispersion est aussi flagrante. Ce qui est certain, c'est que l'écriture lui permet de condenser la jouissance, avec humour et ironie parfois.

Dès la préface, André Baillon s'adresse au lecteur en lui racontant l'histoire d'un ami. Lors d'un dîner, un petit pois roule par terre, hors de l'assiette de l'ami. Cet ami cherche le petit pois. Ça dure, et tous les convives se mettent à chercher le petit pois, jusqu'à ce que l'assiette complète tombe. Tous les petits pois s'éparpillent. Mais parmi tous ces petits pois, l'ami cherche toujours le premier petit pois. Tâche impossible par définition. C'est pire que l'aiguille dans la botte de foin, car ici pas de différenciation.

André Baillon, en tant qu'auteur du livre, se dit être un « pauvre homme » qui cherche son petit pois, et pour cela, il s'arrache avec douleur des morceaux rouges de vérité. Le petit pois, comme point d'ancrage, comme premier signifiant de la chaîne qui pourrait faire tenir l'ensemble, n'y est pas.

Il y a aussi du coq-à-l'âne, de la métonymie. La métaphore ne fonctionne pas. Un ami plaisante : « Ah ! Tu Bourg-la-Reine ? Moi je Choisy-le-Roi » ; « Quel jeu de mots stupide ! », commente Jean Martin [HS, 45]. Pendant l'hospitalisation, il ne comprend plus ce que veut dire « comme dans un moulin », « sans rencontrer un chat ». « Que signifiaient ce chat, ce moulin ? », se demande-t-il [HS, 140].

La persécution

Il y a aussi de la persécution. Par exemple, quand il est hospitalisé, à propos de l'infirmière : « Tais-toi ! Elle s'amène. J'en suis sûr, elle nous espionne... » « Elle m'en veut. Si, si. Mais elle cache son jeu sous des prévenances » [HS, 25].

La persécution était déjà là en 1920, à son arrivée à Paris [HS, 38] : « Soixante appartements, ce qui signifie autant de fenêtres multiplié par trois. » Il se demande si les fenêtres ont des sentiments : « Nos trois fois soixante fenêtres semblaient honteuses [...] Elles avaient des choses à dire. Elles servaient de haut-parleurs aux dames-locataires [...] j'entendais tout. »

Il y a là prégnance conjointe du regard et de la voix.

Les hallucinations

Dans ce contexte, les hallucinations sont nombreuses et présentes depuis longtemps. Elles durent parfois longtemps : « [...] des choses de plus en plus drôles se passaient dans ma tête. Un chat, un chien, un arbre, ce qui entraît dans mes yeux, n'en sortait plus. Pendant des heures, je les voyais » [HS, 80].

Jean Martin tente de se défendre de ses hallucinations : « [...] comme on dit, la rue est à tout le monde. Mais à qui mes oreilles ? Je les bourrais d'ouate, je bouclais mes fenêtres, je fermais les portes. Je n'allais pas chez eux : de quel droit pénétraient-ils chez moi ? » [HS, 42].

Les phrases interrompues

Il y a aussi, comme chez Schreber, des phrases interrompues : « Voilà pourquoi Michette... », « Que verrais-je si... » [HS, 110], « Cette chose que j'avais mangée des yeux, je n'allais pas... » [HS, 145], « Claire aussi est douce. Jeanne était douce et... faire sauter une maison » [HS, 149]. Enfin, dernière phrase du livre [HS, 181] : « Quand M^{lle} Brichard sourit monsieur... »

Lacan évoque ce phénomène dans les *Écrits*⁴, et Colette Soler dans son cours *La Querelle des diagnostics* : « Les phrases interrompues de Schreber sont des phrases hallucinées, c'est-à-dire supposées émises par les

voix, attribuées aux voix, qui commencent une phrase [...] et qui s'arrêteraient. [...] Ces phrases interrompues sont aussi complétées mais par Schreber, qui dans son expérience hallucinatoire croit devoir assumer les points de capiton ⁵. » Schreber finit la phrase commencée par la voix.

Dans son article « L'un-pression paranoïaque et la continuité des jouissances ⁶ », Antonio Quinet rappelle que le Un est donné par le nœud borroméen. Dans les phrases interrompues, il n'y a pas de Un pour nouer R, S, I. Les trois consistances sont complètement séparées. C'est ce Un qui manque dans la schizophrénie.

Le « megnon »

C'est quoi, le *megnon* ? André Baillon en donne la définition au psychiatre dans la troisième confession : « Mes cheveux sont longs. Ils commencent à tomber un peu. Là, vous voyez ? Un petit rond indique qu'au sommet du crâne, Jean Martin a la peau rose. À la maison, on appelait ce rond un petit "megnon". Ici je m'en moque. Je n'aimais pas qu'on eût l'air d'apercevoir le "megnon". Encore moins qu'on en parlât » [HS, 26].

Donc, le « megnon », c'est un petit rond de peau rose. Ce megnon va souvent revenir dans son récit, parfois à bon escient, parfois complètement hors sens, indéfinissable. Mais il a pour fonction de servir de bouchon, de boucher le trou du réel, là où il n'y a pas le signifiant. Il écrit : « Vos jugements, non plus, n'ont pas de "megnon" » [HS, 28] ; « je devais [...] extirper cette Dah ⁷, me loger à sa place, en me faisant aimer [...] après quoi, jouant du "megnon", j'arrêterai l'intrigue » [HS, 94].

La dissociation

Puis la dissociation va s'intensifier. Quand il se présente au psychiatre (Première confession), il se nomme : Jean Martin. Il précise : « Jean comme tous les Jean ; Martin comme... Non, pas comme tous les Martin : comme l'ours quand il fait le beau pour une croûte, dans sa fosse au Jardin des Plantes. » Précisons que le Jardin des Plantes se trouve en face de la Salpêtrière, et un ours, « Martin », y a été ramené de Suisse par un général français vers 1798. Depuis, et ce jusqu'en 2004, tous les ours qui se sont succédé au Jardin des Plantes se sont appelés « Martin ». Un ours vit en moyenne entre vingt et quarante ans.

Certains lecteurs et biographes d'André Baillon penseront à Jean Martin Charcot. Mais Baillon, même s'il a repéré la statue de Charcot à l'entrée de la Salpêtrière, n'y fait pas explicitement référence. Il dit seulement : « Charcot qui soignait les fous et les hystériques » [HS, 65].

Il a déjà fort à faire, me semble-t-il, avec ce qu'il éprouve : une première division entre Jean et Martin, puis un fractionnement côté Jean : « Jean comme tous les Jean », donc un parmi les autres, « Mon saint patron, l'apôtre Jean [...] était un fameux bonhomme » [HS, 72], donc le saint. Et un fractionnement aussi côté Martin (l'ours, l'animal, la bête) : Martin I, Martin II, Martin I étant l'inverse de Martin II, un double inversé, un double contraire.

Lors de la décompensation, il y aura Martin III et Martin IV. Il y a donc tout ce monde-là dans le récit d'André Baillon. C'est un récit souvent à la première personne : « Je », mais parfois aussi à la troisième personne : « il » pour Martin, pour Jean ou pour Jean Martin.

La dissociation s'étend aussi à ceux qui l'entourent, notamment le psychiatre Delpierre qui devient Beethoven, puis Delpierre se dédouble, le narrateur le voit dans une hallucination : « Un jour, il entra avec son grand front ; puis de nouveau ; puis de nouveau. Quand je songeai à les compter, ils étaient quinze, quinze Delpierre et leurs trente yeux dans les miens. Martin I savait : dans ces quinze, un seul est vrai. Mais lequel ? Aucun, soutint Claire. Mais alors quand il vint ! Au lieu de quinze, il y en eut seize » [HS, 142]. Même dissociation avec son chat : « Je caressai Ami-Chat, dix Ami-Chat » [HS, 163].

Le livre se termine sur une dispersion qui, là, n'est pas de son fait. On est dans la cinquième et dernière confession. L'écriture ne le tient plus, il n'a pas écrit une ligne : « Mes livres ? Je voulais cent cahiers pour mes notes : les deux que j'ai pris, sont vides » [HS, 179].

Il délire sur le fait que Michette lui prend ses phrases, lui vole ses phrases. Il hallucine. Il entend « ... est mort et enterré ! ... est mort et enterré ». Il choisit alors « une bonne place » dans le jardin. À l'aide d'une pierre, il grave dans le mur, comme une épitaphe, les mots suivants disposés ainsi :

JEAN MARTIN

In pace.

Il dit ensuite : « Autour de mon corps, j'ai semé des cailloux » [HS, 180].

On peut comprendre que par cet acte, il tente de se fabriquer une tombe, une sépulture, un bord : il a disposé des cailloux autour de lui, devant l'épitaphe gravée. Il appelle l'infirmière pour lui montrer, mais elle disperse les cailloux avec son pied.

Je me demande s'il ne tente pas, à travers cette mise en scène, alors que l'écriture ne lui sert plus de nœud, de faire tenir ensemble un tant soit peu les trois consistances disloquées, comme un tenant lieu de nœud.

Dans la schizophrénie, symbolique et réel sont en continuité, et le nœud est à faire avec l'imaginaire. J'oserai l'hypothèse suivante : la mise en continuité S-R se trouve dans l'épithète (le schizophrène traite les mots comme des choses, dit Freud, « tout le symbolique est réel », dit Lacan) et les cailloux autour de lui seraient le nouage lui-même, l'acte de nouer, de faire tenir ensemble. Ne tente-t-il pas ici d'encadrer avec ses petits cailloux ?

Ce qui me semble surtout important, c'est qu'au plus fort de la décompensation psychotique, alors que le sujet semble sans recours, il y a tout de même une tentative éperdue de nouer quand même quelque chose. Malheureusement, l'infirmière le renvoie à sa dispersion, la même dispersion que les petits pois du début du récit.

J'ai lu que, quand André Baillon se suicida dans sa chambre, en 1932, avec des médicaments, il avait rempli auparavant sa chambre de fleurs : son corps était entouré de fleurs.

Conclusion

Je terminerai avec les mots d'André Baillon, écrits en 1928 dans *Le Perce-oreille du Luxembourg*, à propos de la folie, la sienne et celle des autres : « Certains esprits n'ont pas de fil. L'idée tombe dessus et s'accroche bêtement [...]. Sur d'autres, l'idée se divise. Une idée tombait, en voici deux. Papa me le reprochait à sa façon : "Tu coupes les cheveux en quatre". Plume en deux, cheveux en quatre, on pense double, on souffre en plus fin, même pour des niaiseries. Mais est-on fou ⁸ ? »

* ↑ Reprise d'un exposé prononcé au séminaire de l'Espace clinique de Reims, le 19 février 2015. Le sillon renvoie à l'étymologie du délire (du latin *delirium* qui signifie « folie », *de* : idée d'éloignement et *lira* : sillon creusé par la charrue).

1. ↑ A. Baillon, *Un homme si simple*, Bruxelles, Éditions Labor, 2002. Dans le texte, les références à cet ouvrage sont notées entre crochets [HS] et suivies du numéro de la page.

2. ↑ Le syndrome d'intermétamorphose a été décrit par Courbon et Tusques en 1932. Ils décrivent trois sortes de troubles (chez une même patiente) :

- des objets, des animaux, des personnes changent, se transforment : « Ils m'ont changé mes poules ; ils ont mis deux vieilles au lieu de deux jeunes » ; « Ils (les gens) allongent leurs oreilles. J'ai vu des femmes se transformer en hommes » ;
- un dédoublement du même : une patiente voit sa tante dans le même moment à deux endroits différents, comme dédoublée. C'est différent de l'illusion des sosies où c'est toujours le même qui prend différentes formes ;

– quelqu’un, par exemple, se met dans la peau du mari de la patiente. Elle perçoit un changement : expression, taille, etc. Le mari est donc lui-même et un autre à la fois. Parfois, cet autre est quelqu’un de connu par la patiente, par exemple un voisin. Cet exemple pourrait se rapprocher un peu du syndrome de Fregoli. Cela peut aller jusqu’à l’extrémité suivante : « Tous les habitants se transforment les uns dans les autres, comme ils veulent. » La patiente ne se transforme pas, mais se vit « comme un pantin dont on tire les ficelles ». Donc, elle est la même, mais elle voit toute cette agitation incessante de tout le monde qui se transforme en tout le monde.

3. [↑](#) Je laisse ici de côté le fond même du délire d’André Baillon, délire mystique de rédemption accompagné d’un refus de s’alimenter.

4. [↑](#) J. Lacan, « D’une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 539-540.

5. [↑](#) C. Soler, *La Querelle des diagnostics*, cours 2003-2004, p. 48.

6. [↑](#) A. Quinet, « L’Un-pression paranoïaque et la continuité des jouissances », *Diagonales de l’option*, n° 4, 2004, p. 36-45.

7. [↑](#) Demi-sœur de Michette dans *Un homme si simple*.

8. [↑](#) A. Baillon, *Le perce-oreille du Luxembourg*, Bruxelles, Espace Nord, 2017, p. 15.